

Une semaine, un livre

N°436, 28 novembre 2021

Le ghetto intérieur

Santiago Amigorena

P.O.L 2019, folio 2021

179 pages

En 1940, à Buenos Aires, un homme va boire un café avec des amis. Il est polonais et a immigré en Argentine en 1928 en laissant une partie de sa famille à Varsovie. Les nouvelles sont mauvaises. La guerre a éclaté et les Allemands sont en passe d'envahir une bonne partie de l'Europe. Les Juifs sont persécutés par les nazis. Les lettres lui parvenant de sa mère, depuis le ghetto de Varsovie, relatent la difficulté croissante d'y vivre et la répression dont ils sont l'objet.

Le ghetto intérieur est l'histoire de la mise en œuvre de la solution finale nazie vue depuis l'Argentine par l'intermédiaire de lettres, d'articles de journaux et d'informations de la radio, reçues à des milliers de kilomètres de distance et en différé. C'est l'histoire de la progression du mal en Europe et de la progression de l'angoisse pour ceux qui en sont les témoins impuissants. Enfermé dans son état de spectateur désarmé, le personnage principal sombre dans une sorte de paralysie, il délaisse progressivement ses amis, son travail et sa famille, pour se plonger dans un mutisme qui ne pourra se terminer qu'avec la défaite du nazisme.

Bien que faisant partie de son approche autobiographique, le *Ghetto intérieur* est bien différent du *Premier amour* (*une semaine un livre* n° 430) puisqu'il s'agit là de l'histoire de son grand-père. Santiago Amigorena utilise un style plus sobre, il évite les pièges tendus par l'approche nombriliste de l'autobiographie et, grâce au sujet aussi, plus tragique, donne un récit pudique et clair.

Le Ghetto intérieur n'apporte pas une pierre importante à l'édifice de la littérature sur la Shoah, mais une pierre originale, loin des récits des camps. Il apporte, comme l'a fait Jan Karski avec son récit *Mon témoignage devant le monde*, écrit en 1944 et repris par Yannick Haenel en 2009 sous le titre *Jan Karski*, un éclairage sur l'ignorance de ce qui se passait dans les ghettos d'abord puis les camps d'extermination, ignorance angoissée, impuissante, et feinte, pour se protéger de l'horreur innommable qui envahissait le monde.

.....

Santiago Amigorena est né en 1962 à Buenos Aires. Il passe son enfance en Argentine puis en Uruguay. En 1973, sa famille s'exile à Paris. Il fait des études de lettres, de philosophie et d'histoire de l'art. Il commence une carrière cinématographique en écrivant des scénarios, entre autres pour *Péril jeune* de Cédric Klapisch avec qui il était au lycée. En 2006, il réalise son premier film, *Quelques jours en septembre* avec Juliette Binoche. En 1997, il débute en parallèle une carrière d'écrivain avec la publication d'*Une enfance laconique* chez P.O.L, premier volume d'un projet d'autobiographie littéraire. Il a publié onze livres.

Santiago H. Amigorena

Le ghetto intérieur



Une semaine, un livre

Extrait

*Vicente, comme le reste de l'humanité, pouvait savoir mais ne pouvait pas savoir. Il ne pouvait mettre aucune image sur ce qui se passait à douze mille kilomètres de distance de là où se déroulait son drame personnel. Il ne pouvait mettre aucune image, ni l'appeler d'aucun nom. Il est d'ailleurs étonnant à quel point non seulement Vicente mais tout le monde a eu du mal à nommer cet événement. Au début, ça ne s'appelait ni shoah ni holocaust. Ni en français ni en anglais, ni avec une minuscule ni avec une majuscule. Au début ça ne s'appelait pas. On parlait d'« évènement », de « catastrophe », de « cataclysm », de « désastre », puis on a parlé d'« hécatombe », d'« apocalypse ». Mais au tout début ça n'avait pas vraiment de nom. À part pour les nazis, qui l'avaient appelé « solution territoriale » puis « solution finale » et avaient dissimulé ces noms sous d'autres noms afin que toute l'entreprise se fît à mots couverts (les chambres à gaz étaient appelées *Spezialeinrichtungen*, « installations spéciales », le gazage *Sonderbehandlung*, « traitement spécial »), en dehors du vocabulaire des bourreaux, ce qui se passait en Europe, pendant des années, a été ce qui arrivait et qui ne s'appelait pas. Comme disait Churchill, c'était un « crime sans nom ». Puis, à partir de la fin de la guerre, on a beaucoup discuté du nom qu'il fallait donner à cet événement. On a beaucoup discuté parce que donner un nom est toujours une manière de dire quelque chose qui n'a jamais été dit et, à la fois, de dire quelque chose qui a toujours été dit – ou qui a toujours été tu, ce qui revient au même.*